

STANLEY, George F. G., *New France: The Last Phase (1744-1760)*. The Canadian Centenary Series, McClelland and Stewart Limited, Toronto, 1968, 319 p. \$10.00.

Jacques Guoin

Volume 23, Number 2, septembre 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302886ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302886ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guoin, J. (1969). Review of [STANLEY, George F. G., *New France: The Last Phase (1744-1760)*. The Canadian Centenary Series, McClelland and Stewart Limited, Toronto, 1968, 319 p. \$10.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 23(2), 314–316. <https://doi.org/10.7202/302886ar>

STANLEY, George F.G., *New France: The Last Phase (1744-1760)*. The Canadian Centenary Series, McClelland and Stewart Limited, Toronto, 1968, 319 p. \$10.00.

L'année du centenaire de la Confédération, qui a été parfois vertement critiquée dans certains milieux, aura eu toutefois certains effets salutaires, ne fût-ce que dans le domaine de l'historiographie canadienne. Ainsi, du côté anglophone, une série de 17 volumes (non complétée encore, et qui sera suivie d'un 18^e volume consacré aux index) a commencé à paraître sur l'histoire du Canada, afin de mettre à jour, en quelque sorte, les deux collections dépassées que sont devenus *Canada and Its Provinces* et *Makers of Canada*.

C'est dans le cadre de cette nouvelle série que le professeur George F. G. Stanley vient de consacrer un volume à l'agonie de la Nouvelle-France. Les éditeurs de la série avaient d'abord demandé à Guy Frégault, autorité reconnue en la matière, d'écrire ce volume; mais ses nouvelles fonctions à Québec l'en ont empêché. Qu'aurait-il pu ajouter d'ailleurs à sa *Guerre de la Conquête*? Tout au plus se serait-il sans doute contenté de résumer cet ouvrage magistral. Aussi, est-ce avec hésitation et humilité que le professeur Stanley a accepté de faire ce qu'on lui demandait. Comme il ne disposait que de deux ans, il n'a pu, bien sûr, se plonger dans les archives françaises et britanniques. Il a dû se limiter aux sources publiées. Mais, comme le professeur Stanley est un spécialiste de l'histoire militaire du Canada et qu'il a enseigné cette discipline pendant nombre d'années au Royal Military College de Kingston, avant d'accéder à un nouveau poste dans les Maritimes, il était tout désigné pour traiter des aspects stratégiques et tactiques de la Guerre de Sept Ans. Rien donc d'étonnant à ce que son récit des derniers soubresauts du Régime français se limite surtout aux événements militaires qui engloutirent à tout jamais le rêve d'un empire français en Amérique du Nord. Pour bien comprendre tous les dessous politiques et diplomatiques de cette lutte titanesque entre les deux empires, anglais et français, à la fin du XVIII^e siècle, il faudra toujours s'en remettre à l'œuvre de Frégault. Nous n'avons aucun doute que le professeur Stanley sera le premier à la reconnaître. D'autre part, pour ce qui est de l'aspect strictement militaire de la question, il n'y a aucun doute non plus que l'ouvrage du professeur Stanley l'emporte sur celui de Frégault. Bref, les deux ouvrages se complètent l'un l'autre.

Comme on dit si bien en anglais, le sort de l'empire français, entre 1744 et 1760, était une "foregone conclusion". Il était inévitable que, tôt ou tard, la Nouvelle-France succombât. Ce dénouement fatal tenait, au premier chef, à l'esprit anti-colonialiste qui prévalait alors en France, ainsi qu'au continentalisme de Choiseul qui, paradoxalement, n'apporta rien à la France. C'est ce que souligne avec justesse le professeur Stanley. En effet, si la France avait pu du moins s'affirmer davantage en Europe, l'Angleterre aurait pu être contrainte de céder sur quelques points en Amérique du Nord pour assurer l'équilibre en Europe. Même jusqu'au printemps de 1761, après la capitulation de Montréal, Pitt n'était pas encore tout à fait décidé à conserver le Canada. C'est dire que la France, perdant sur les deux tableaux, en Amérique et en Europe, se trouvait à la merci du vainqueur.

En rétrospective, il faut donc reconnaître que l'empire français d'Amérique était condamné à une mort assurée, sans espoir de résurrection. Tout le monde est d'accord là-dessus: ce sur quoi l'accord n'est pas unanime est la conséquence, pour les Canadiens qui choisirent de demeurer ici, de la chute définitive de cet empire. On n'ignore pas la polémique constante qui oppose à ce sujet les deux écoles historiques dites de Montréal et de Québec. On n'ignore pas non plus, à cet égard, l'optimisme serein des Trudel, Hamelin et Ouellet, qui débouche logiquement sur une foi tenace en un fédéralisme rénové, et le pessimisme froid et acariâtre des Frégault, Séguin et Brunet, qui débouche, avec la même logique, sur un autonomisme québécois assimilable à la souveraineté politique absolue du Québec. Abstraction faite de cette interprétation divergente des faits, vue à travers des documents, laquelle tient à l'impossible objectivisme en histoire, le jugement du professeur Stanley, à la fin de son livre, ne manque pas d'intérêt pour nous, Canadiens français, d'autant plus qu'il émane d'un anglophone, d'ascendance écossaise il est vrai: "A people that has never experienced conquest cannot be fully aware of the scar it leaves upon the souls of those who pass through it . . . Individually the Canadians survived as French Canadians . . . but as a community, as an emerging national entity, they were smothered (pp. 271-272)." En prononçant ce jugement, le professeur Stanley s'inscrit dans le débat, toujours actuel, sur les séquelles de la Conquête de 1760. Il anticipe même sur la période qui suivit cette date fatidique, et qu'un autre historien anglophone étudie dans le volume qui fait suite à celui du professeur Stanley, de la même série. Aussi, nous sommes-nous empressé de lire l'ouvrage de Hilda Neatby, intitulé *Quebec: The Revolutionary Age (1760-1791)*, pour voir ce que pense cet autre historien anglophone des conséquences de la Conquête sur les Canadiens de l'époque. Contrairement au professeur Stanley, M^{lle} Neatby n'est guère encline à pencher du côté de l'école montréalaise. Pourtant, on relève dans son livre quelques contradictions flagrantes, notamment à propos du commerce des fourrures après 1760, qui nous portent à conclure qu'en général les anglophones se refusent à admettre l'évidence, à savoir que les Canadiens de 1760 étaient plus ou moins voués, à brève échéance, à la dislocation et à la "diaspora" perpétuelle: conséquence inéluctable de la Conquête, dont nous subissons toujours le traumatisme.

Qui a raison: Stanley ou Neatby ? Montréal ou Québec ? Voilà une question qu'on débattrà longtemps encore. Il reste toutefois à souhaiter que le jugement du professeur Stanley soit lu et médité par le Canada anglophone. Si celui-ci persiste à ne pas comprendre ou vouloir comprendre ce que veut le Québec, peut-être pourrait-il tout au moins comprendre la psychologie profonde qui l'anime, et qui l'animera longtemps encore.

JACQUES GOUIN

*Jardins Mackenzie King
Hull (Québec)*